

L'île de Djerba

Yves Delmas

Citer ce document / Cite this document :

Delmas Yves. L'île de Djerba. In: Cahiers d'outre-mer. N° 18 - 5e année, Avril-juin 1952. pp. 149-168;

http://www.persee.fr/doc/caoum_0373-5834_1952_num_5_18_1786

Document généré le 02/02/2017

L'ILE DE DJERBA

Ballotté par la tempête, Ulysse tire ses nefs fatiguées sur le sable d'or d'une île enchanteresse, l'île des Lotophages. Ainsi Djerba entre dans la légende. Aujourd'hui, le voyageur qui se rend à Djerba sur les promesses alléchantes de la propagande touristique rêve d'un climat idéal et d'un pittoresque savoureux, dans cette douceur tant vantée de l'île à l'éternel printemps (1).

Blottie au fond du Golfe de Gabès à l'extrémité orientale du Maghreb, Djerba doit à sa position de recevoir 200 mm/m de pluie par an. Ce fait joint à la forte humidité apportée par les vents du Nord et du Nord-Est qui soufflent en moyenne 182 jours par an, confère à cette île, « remplie de jardins et d'oliviers », en face de la vaste plaine de la Djéffara déserte, une forte originalité climatique.

D'une superficie totale de 510 km², elle a dans sa plus grande longueur 29 km. 500 contre 29 de largeur, avec un développement de côtes de 125 kms environ. « Les îles Kerkena et Djerba ne sont que des lambeaux de terre qui affleurent à peine des fonds du golfe de Gabès ». (J. Despois). Djerba a un aspect massif mais pas de grand relief : l'altitude s'élève régulièrement du Nord-Est au Sud-Ouest pour aboutir à la falaise de Guellala, qui représente, avec ses 55 mètres, le point culminant. Cette falaise longue de près de 13 kms surplombe le golfe de Bou-Ghrara et fait face à la falaise de Djorf qui termine brusquement le continent

Très proche de la côte — deux kilomètres séparent à peine Djorf d'Adjim —, l'île est entourée d'une ceinture de hauts fonds. L'accès du rivage est facilité par la présence de longues dépressions de 5 à 10 mètres de profondeur, véritables vallées sous-marines. L'amplitude de la marée, exceptionnelle en Méditerranée, atteint 1 m. 80 à Adjim; en vives eaux un courant dont la vitesse peut atteindre 4 nœuds coule entre l'île et le continent.

(1) Deux études nous ont été particulièrement précieuses pour la rédaction de cet article : STABLO (René). Les Djerbiens : une communauté arabo-berbère dans une île d'Afrique du Nord. Edit. S.A.P.I. Tunis, 1941. — S. TLATLI, l'île de Djerba. *Revue tunisienne*. 1941 (p. 1 à 81), 1942 (p. 1 à 124). — Plusieurs séjours dans l'île — le dernier en 1949 — nous ont permis de compléter notre documentation par une série d'enquêtes. — Les thèses de M. Robert BRUNSCHVIC, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, fournissent une documentation de premier ordre sur la mise en valeur de Djerba jusqu'au seizième siècle.

I. Les habitants de Djerba

Ces conditions physiques, insularité, humidité atmosphérique, aspect massif, ceinture de hauts fonds confèrent à Djerba une forte originalité. Dans cette Ifriqiya qui a vu déferler depuis la plus haute antiquité de nombreuses invasions, l'île de Djerba a constamment joué un rôle de refuge. N'imaginons pas d'ailleurs que cette terre était isolée et inabordable : M. Brunschvig démontre judicieusement qu'à l'époque médiévale, où le cabotage prédominait, Djerba « n'était pas comme aujourd'hui à l'écart des grandes voies de passage maritimes; elle constituait une base excellente pour le commerce ou la course en mer » (1). Le roi normand de Sicile Roger II s'en empara sans trop de peine au douzième siècle, et aussi Roger de Lauria en 1284...

1. Le peuplement.

On admet généralement (2) que le Néolithique a vu l'arrivée, dans la région des Syrtes de peuples venus du bassin oriental de la Méditerranée. Le Dr Bertholon, d'après certaines ressemblances linguistiques et certaines analogies dans les poteries, admet qu'une migration cypro-cappadocienne aurait eu lieu dans les Syrtes entre 3.000 et 1.600 avant J.C. Ces peuplades auraient importé le travail de la poterie. Une seconde vague cypro-carienne aurait déferlé entre 1.500 et 1.300 avant J.C. et c'est elle surtout qui aurait affecté Djerba (3).

Une chose est certaine, c'est que très tôt, dès le milieu du quatrième siècle, Carthage étendit sa domination sur les Syrtes pour stopper le plus loin possible la menace hellène.

L'ancienneté de sa présence dans l'île n'est certes pas la seule caractéristique de ce petit peuple djerbien qui, à l'abri au fond du golfe de Gabès, défendant jalousement son intégrité tout au long des « siècles obscurs du Maghreb », a conservé jusqu'à nos jours, un type ethnique caractéristique, un dialecte berbère qui lui est propre et des convictions religieuses particulières.

Ce qui frappe, tout d'abord, c'est l'aspect physique et pittoresque de ces rudes insulaires petits, trapus, très larges d'épaules et de crâne volumineux. Les quelques données anthropométriques que nous possédons confirment cette impression. Parmi les populations de faible taille d'Afrique du Nord, les Djerbiens, avec une moyenne inférieure à 1 m. 64, sont de loin les plus petits. Tous les indigènes de Berbérie sont plus ou moins dolichocéphales, sauf ceux du littoral oriental, de

(1) R. BRUNSHVIG. La Berbérie orientale sous les Hafoides des origines à la fin du quinzième siècle. Librairie d'Amérique et d'Orient, Adrien Maisonneuve, 11, rue Saint-Sulpice, Paris. 2 vol. (1940 et 1947), 476 et 504 pages (ici, t. I, p. 93).

(2) GSELL. Histoire de l'Afrique, t. I, p. 344-350.

(3) BERTHOLON (Dr). Les populations de la Berbérie Orientale. *Revue Tunisienne*, 1913, p. 564-570.

l'Ouest de Tripoli jusqu'à Zaghouan et ceux de quelques régions élevées de l'intérieur, Kabylie, Aurès, Djebel Amour. Les Djerbiens ont le plus fort indice céphalique avec une moyenne variant de 80 à 82. Enfin, ils se distinguent par la couleur de leur peau qui est relativement claire, avec une pigmentation plutôt jaunâtre (1). Pourtant ce type pur ne se retrouve plus que dans la région de Guellala-Sédouikech, au sud de l'île. Ailleurs, il a subi, plus ou moins, les influences des types voisins qui peuplent les presqu'îles d'Accara et de Djorf (2).

C'est également chez ces insulaires du Sud qu'il faut aller pour trouver des traditions linguistiques et religieuses restées longtemps intactes. Djerba est l'un des derniers refuges de la langue berbère qui n'est plus parlée en Tunisie que par 2 % de la population. Le dialecte de l'île, le *djerbi*, s'apparente aux autres dialectes d'Afrique du Nord mais la prononciation est différente. Les spécialistes qui ont étudié cette langue y ont trouvé des traces d'apports variés autant que lointains. Depuis deux siècles, la langue arabe a fait de grands progrès et les berbérophones (15.000 environ) ne représentent plus qu'environ un tiers de la population de l'île (3).

2. Le schisme kharedjite.

Les Arabes arrivent dans l'île au septième siècle. Un fait historique capital, le schisme kharedjite, renforça alors l'isolement de Djerba et donna à l'île une forte individualité : en Tunisie, écrit M. R. Brunschvig (1), « beaucoup de tribus berbères trouvèrent, dans le cadre de la nouvelle religion, prétexte à recouvrer leur indépendance en se soulevant au nom d'une hétérodoxie venue, elle aussi, d'Orient : celle du kharijisme égalitaire, hostile au principe de la prééminence arabe que l'orthodoxie, un peu malgré elle, favorisait » (4).

La conversion des insulaires au kharedjisme a eu pour conséquence de refermer l'île sur elle-même. Cette nouvelle orientation religieuse eut pour les Djerbiens des conséquences plus importantes que leur première conversion à l'Islam. Leur choix du Kharedjisme les classait au sein du monde arabe comme un peuple à part, un peuple *Khridj*, sorti de la légalité. Mis au ban de la société tunisienne, le Djerbien sera dès lors obligé de vivre dans son île et pour son île. Et, honni de tous, il haïra tous ses maîtres successifs aussi bien chrétiens que musulmans. Aussi l'insulaire, méprisé du conquérant, allait-il considérer le kharedjisme qui proclamait l'égalité de tous les Musulmans comme une voie de salut.

(1) D'après le Dr BERTHOLON.

(2) Voir S.-E. TLATLI. *L'île de Djerba*, 1942, p. 1-4.

(3) D'après M. A. BASSET. Les parlers berbères dans *Initiation à la Tunisie*. Librairie Adrien Maisonneuve, Paris, 1950, p. 220.

Il faut mettre à part quatre milliers d'Israélites qui habitent Hara Kibira et Hara S'ghira, deux villages proches de Houmt-Souk, la capitale de Djerba. Quelques familles de notables israélites habitent Houmk-Souk et vivent à l'européenne.

(4) *Initiation à la Tunisie*, p. 76.

Djerba fut un des bastions du schisme et l'île reste avec le Mزاب une des rares régions du Maghreb où ce rite est encore publiquement pratiqué.

Le rigorisme intransigeant des Kharedjites de Djerba a rendu les insulaires avides de science coranique et comme la communauté moزابite ils ont eu des écoles réputées et certaines zaouïas ont connu leur époque de célébrité. Aujourd'hui encore quelques-unes d'entre elles sont fréquentées par des Berbères tripolitains qui viennent dans l'île parfaire leur connaissance du Coran (1).

Toutefois, malgré des analogies nombreuses entre les deux communautés kharedjites du Mزاب et de Djerba, il existe entre elles une différence fondamentale. Alors que le Mozabite a forgé de toutes pièces le cadre de sa vie en plein désert, alors qu'il a façonné et cimenté sa communauté, le kharedjisme a trouvé dans l'île un peuple anciennement établi qui avait déjà son histoire, ses habitudes et ses mœurs.

Si le Mozabite « après une fuite éperdue dans le désert de pierres » a choisi le site de ses villes « acropoles entourées de murailles sévères, aux rues étroites et silencieuses, aux maisons tassées, fermées et mystérieuses » (2) dans une région à peu près vide d'hommes, le schisme s'est surimposé à Djerba à un cadre déjà fortement charpenté, résultat des différentes civilisations phénicienne, carthaginoise, romaine qui, au cours des siècles, ont marqué de leur empreinte le sol de l'île.

La secte Kharedjite a résisté farouchement dans l'île : Djerba n'a été entamé par l'orthodoxie qu'au dix-huitième siècle. Depuis, le recul de la secte est sensible : il n'y avait plus d'après le dénombrement de 1941 que 24.000 ouahabites (3) alors que 23.000 insulaires étaient ralliés au malékisme, rite orthodoxe pratiqué par la majorité des Tunisiens. Le nombre même des mosquées et leur répartition trahit le recul du Kharedjisme. C'est ainsi qu'à Taourit, cheikhat, où vivent 5.000 orthodoxes, il existe dix mosquées ouahabites pour 500 fidèles (4). Il paraît bien que, comme au Djebel Nefousa, le passage du Kharedjisme à l'orthodoxie précède toujours l'abandon du berbère pour la langue arabe. Il serait, par contre, inexact de croire que le passage à l'orthodoxie entraîne fatalement, tôt ou tard, l'abandon de la langue berbère : l'exemple de l'Aurès, toujours berbérophone malgré la disparition de son Kharedjisme, est là pour nous démontrer qu'une pareille conséquence n'est pas nécessaire, qu'elle n'a pas été du moins toujours nécessaire dans le passé (5).

(1) R. STABLO. *Les Djerbiens*, p. 64.

(2) L. PAPY. *Oasis du Sahara. Voyage aux villes du Mزاب. Revue géomathique de Bordeaux*, 1936, p. 71-84.

(3) Sous-secte abadite, qui est elle-même une secte kharedjite.

(4) R. STABLO. *Les Djerbiens...*, p. 65.

(5) R. BRUNSCHVIG. *La Berbérie orientale...*, t. I, p. 338. — Jean DESPOIS. *Le Djebel Nefousa*, p. 145.

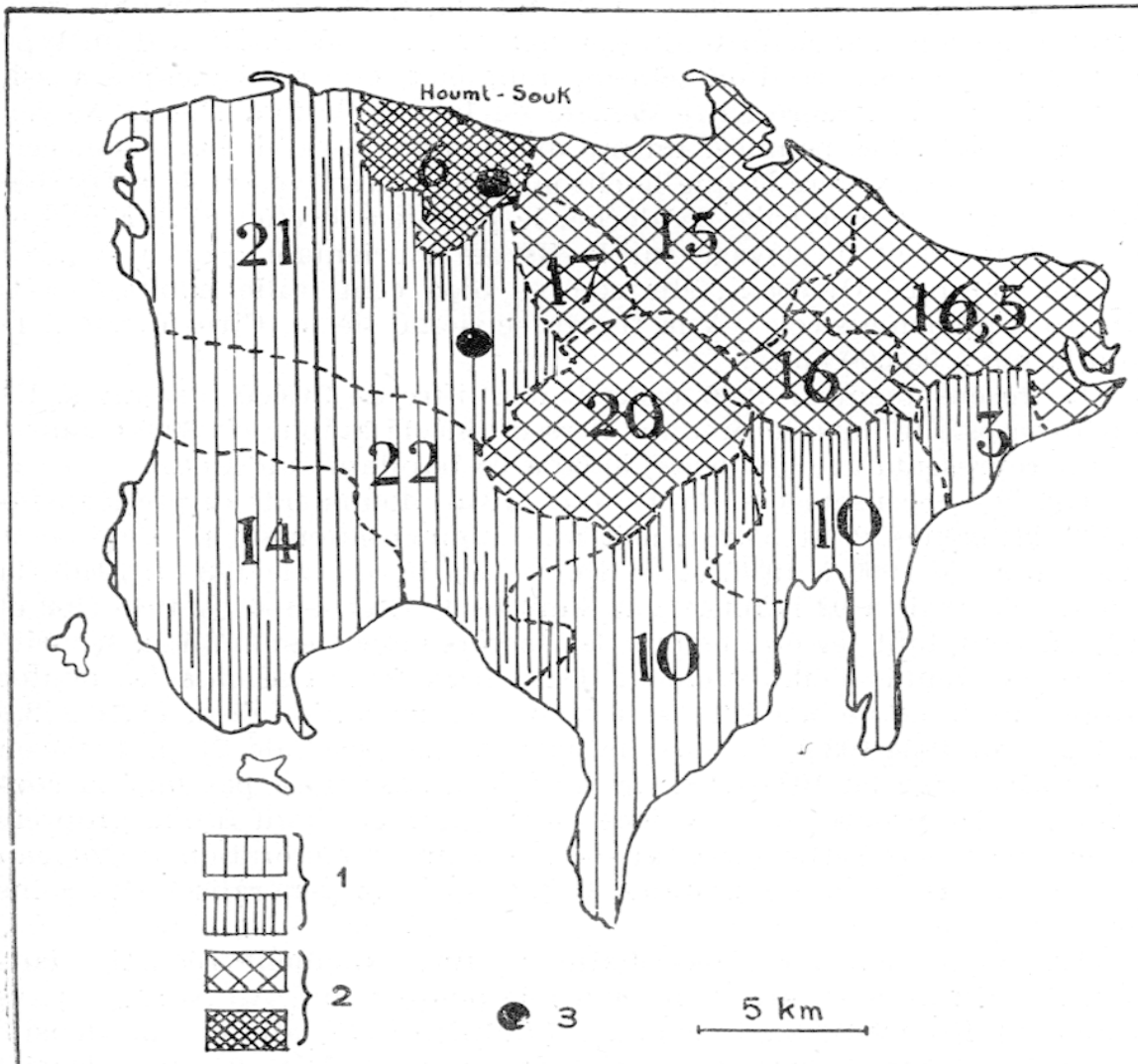


FIG. 1.

La densité de la population à Djerba.

Légende : 1. La densité dans le Sud et l'Ouest (de 50 à 100 ha. au km²).
 — 2. La densité dans le Nord et l'Est (au-dessus de 120 ha. au km²).
 A ces six cheikhats correspond en gros la région des jardins. — 3. Les deux cercles indiquent les deux gros villages israélites de l'île. Les chiffres indiquent le pourcentage d'accroissement de la population indigène musulmane dans chaque cheikhats pour une période de 10 ans (1936-1946). Nous avons pris pour 1936 les chiffres de populations que donne M. Stablo dans son livre « Les Djerbiens » p. 56.

3. *La densité de la population.*

Si l'insularité de Djerba, île de refuge, peut expliquer dans une certaine mesure l'ancienneté du peuplement, la conservation d'un type ethnique, la naissance d'un schisme religieux, elle rend compte aussi, en partie, de l'extraordinaire densité de la population. Dès le Moyen Age, l'île était très peuplée. Encore que le chiffre qu'il donne soit certainement très exagéré et que le chroniqueur ne soit pas allé à Djerba, il faut citer le témoignage d'Adorne, le premier chrétien d'Europe qui ait écrit un récit de voyage sur la Berbérie orientale : « Il y a aussi une île nommée Djerba...; elle compte bien cent mille habitants » (1) (fin du quinzième siècle). A la fin du seizième siècle, Cirni évaluait la population à 35.000 âmes.

Le recensement de 1906 accusait le chiffre de 31.000 insulaires. La densité a oscillé dans le premier tiers du siècle autour de 30.000 âmes, ce qui représentait une densité de 60 à 65 habitants au km².

Or, les recensements de 1936 et 1946 donnaient respectivement 46.876 indigènes (2) et 54.281, soit une augmentation de plus de 50 % en 30 ans (de 1906 à 1936) et de 15,7 % en 10 ans (de 1936 à 1946); la densité s'élevait à 92 habitants au km² en 1936 et à 106 en 1946 (102 et 116, en comptant les étrangers). Cet accroissement est dû à la sécurité qui règne depuis l'établissement de la paix française et à la montée rapide du taux de natalité; si le taux de mortalité reste élevé (23,6 p. 1.000 en 1934-1938), le taux de natalité est passé de 21 p. 1.000 en 1919-1923 à 35,2 en 1934-1938. Cet état de choses n'est pas tant la conséquence des progrès de l'hygiène — le Djerbien étant d'une propreté méticuleuse, sur lui et chez lui — que d'une amélioration du niveau de vie et surtout d'une pratique beaucoup plus généralisée des soins médicaux.

La population n'est pas d'ailleurs uniformément répartie dans l'île. On distingue en gros trois zones de peuplement. Au Nord, le pays autour de Houmt-Souk, la capitale administrative, atteint une densité de 150 habitants au km². La région du centre et du Sud a une densité de 120 habitants au km² : les conditions géographiques particulièrement favorables ont provoqué cette concentration qui coïncide avec la présence de nappes d'eau douce et de meilleures terres; c'est la région des jardins. L'Ouest et le Sud correspondent à la zone la plus déshéritée : la mauvaise qualité des terres, jointe à la présence de nappes phréatiques généralement trop saumâtres, ne favorise pas le peuplement; aussi la densité n'est-elle que de 60 habitants au km²; seuls, le

(1) R. BRUNSCHVIG. Deux récits de voyage inédits en Afrique du Nord au quinzième siècle. Abadabasit B. Halil et Adorne. Paris, Larose. 1936, 270 p.

(2) Ajouter à ce chiffre : 516 Français, 58 Italiens, 193 Maltais, 10 Grecs, 4.109 Israélites. On ne compte dans ce recensement qu'une partie des quelque 5.000 Djerbiens qui tiennent boutique hors de l'île.

port d'Adjim et la région de Guellala-Sédouikech, rappellent par leur densité la région du centre et de l'Est (fig. 1).

La plus grande ville de Djerba est Houmt-Souk. C'était, au Moyen Age, un gros village. Là s'étaient concentrés toutes les boutiques, les entrepôts et les fondouks, grosses maisons fortifiées où logeaient les étrangers. Au début de ce siècle, la population s'élevait à 2.000 âmes. Depuis que le contrôle civil s'y est établi, la population a considérablement augmenté. Promue au rang de ville administrative, elle a donné refuge à toutes les administrations françaises et musulmanes. C'est aujourd'hui, avec ses 6.000 habitants, une petite ville coquette, propre et bien entretenue. De grandes avenues, bordées de villas uniformément peintes en blanc, de beaux squares ombragés, la proximité de la mer et de ses grandes plages en font une résidence plaisante. Elle se caractérise encore par une activité débordante, car tous les produits importés sont déchargés au port d'Houmt-Souk.

II. La mise en valeur de la terre

A Djerba est attachée une antique renommée de richesse agricole. Hérodote donne de l'île une description flatteuse : « On y fait beaucoup d'huile qu'on tire de l'olivier sauvage; l'île produit beaucoup de fruits, de blé et d'orge; la terre en est fertile ». Au temps des grandes quantités d'huile. Adbalbasit B. Halil, en y débarquant le 27 mai 1463 vit « une île admirable entre les îles, proche du continent par un de ses côtés, très fertile, plantée de vignes et d'oliviers, renfermant un nombreux petit bétail et des biens (1) en abondance... » (2). Et cependant depuis les temps les plus reculés, combien de famines ont ravagé l'île! Muntaner nous dit qu'en 1311 les habitants de Djerba furent réduits à « se servir de la sciure de palmier pour faire du pain » (3). Les conditions naturelles de l'agriculture dans l'île nous expliquent la contradiction de ces témoignages.

Il reste qu'une forte paysannerie est attachée à l'île et on peut évoquer ici les remarques riches de sens de M. Jean Despois : « De Bizerte à Djerba, dans des régions naturelles très différentes, vivent des arboriculteurs presque tous villageois qui ont su accueillir et conserver des traditions agricoles assez perfectionnées. La mer, le voisinage et la permanence de très anciennes villes ceintes de remparts, parfois l'insularité, les ont aidés à se cramponner à leurs terres, à leurs arbres et à leurs villages et à ne pas se laisser complètement submerger par le raz de marée bédouin. Ils font toute l'originalité de la Tunisie Orientale » (4).

(1) D'après M. R. BRUNSCHVIG « peut-être faut-il comprendre avec plus de précision « produits du sol » ou même « céréales ».

(2) R. BRUNSCHVIG. Deux récits..., p. 95.

(3) Cité par R. BRUNSCHVIG. La Berbérie orientale..., t. II, p. 273.

(4) J. DESPOIS. L'Afrique du Nord. Presses Universitaires de France. 1949, p. 331.

1. Les régions agricoles

La façade maritime de Djerba, cependant, est peu avenante : c'est au bord de la mer que se situe la plus grande partie des terres incultes. Les sebkhas s'égrènent au long du littoral, sebkhas de Djellijd au Nord-Ouest, de Rass Rmel au Nord, de Bine el Oudiane au Sud-Ouest : la salure excessive du sol empêche toute culture et écarte même les palmiers qui se pressent à la limite de ces terres interdites; il y pousse une maigre végétation qui sert de pâture à quelques chameaux entravés sautillant de touffe en touffe. Aussi désolées sont les zones rocheuses : à l'Ouest, dans la région de Taguermess, seuls quelques palmiers arrivent à prendre racine sur des rochers de travertin battus par les vents d'Est; au Sud-Ouest, près de Guellala, sur toute la falaise marneuse qui surplombe le golfe de Bou-Ghrara, la grande sécheresse de l'été a favorisé la formation d'une croûte superficielle, réfractaire à toute végétation.

Palmeraies et oliveraies frangent ces terres stériles. Elles sont là depuis de longs siècles : au témoignage d'Idrisi les habitants du district de Sfax, dévasté par l'invasion arabe, faisaient venir leur huile de Djerba (1). Aujourd'hui, l'île est entourée d'une ceinture de cultures arbustives. A vrai dire, leur domaine s'étend surtout à l'Ouest et au Sud de Djerba. Cette partie de l'île est dépourvue de nappe phréatique utilisable, mais l'humidité atmosphérique permet aux arbres de venir. Les palmiers s'accommodent du climat maritime venteux et d'un sol médiocre : aussi, avec la complicité de l'indigène, tendent-ils à s'insinuer partout, à envahir les terres incultes, à refouler l'olivier. Celui-ci, supportant difficilement un air chargé de sel, vient mal près de la côte, surtout dans la région du Nord-Est de l'île qui reçoit de plein fouet les vents de la mer; son vrai domaine est le Sud-Ouest de Djerba, plus abrité, où les nappes d'eau douce sont rares et où la culture en dry-farming reste une des seules exploitations rentables. Parmi oliveraies et palmeraies, les indigènes font venir un peu partout, en culture sèche, des céréales; l'orge est semé dans le Sud et le Sud-Ouest, où le manque d'eau interdit toute autre culture; le Nord donne un peu de blé.

Le centre de l'île est le domaine des jardins. Dans ce pays, d'amples collines mollement ondulées où seuls quelques bancs de travertin donnent un peu de vigueur au relief, les rares eaux de pluies s'infiltrent tout de suite dans les sables éoliens et les travertins. Mais la zone aquifère n'est pas loin, et de nombreux puits l'atteignent. Aux trois grands secteurs d'eau douce de Ouallagh, de El-May et de Mahboubine-Midoun, correspondent les trois plus importantes concentrations de jardins. Dans d'autres régions, Houmt-Bédouine, Houmt-el-Arbat,, Houmt-Robbana, Oued Zbib, de bonnes nappes phréatiques nourrissent champs

(1) R. BRUNSCHVIG. *La Berbérie orientale...*, t. II, p. 219.

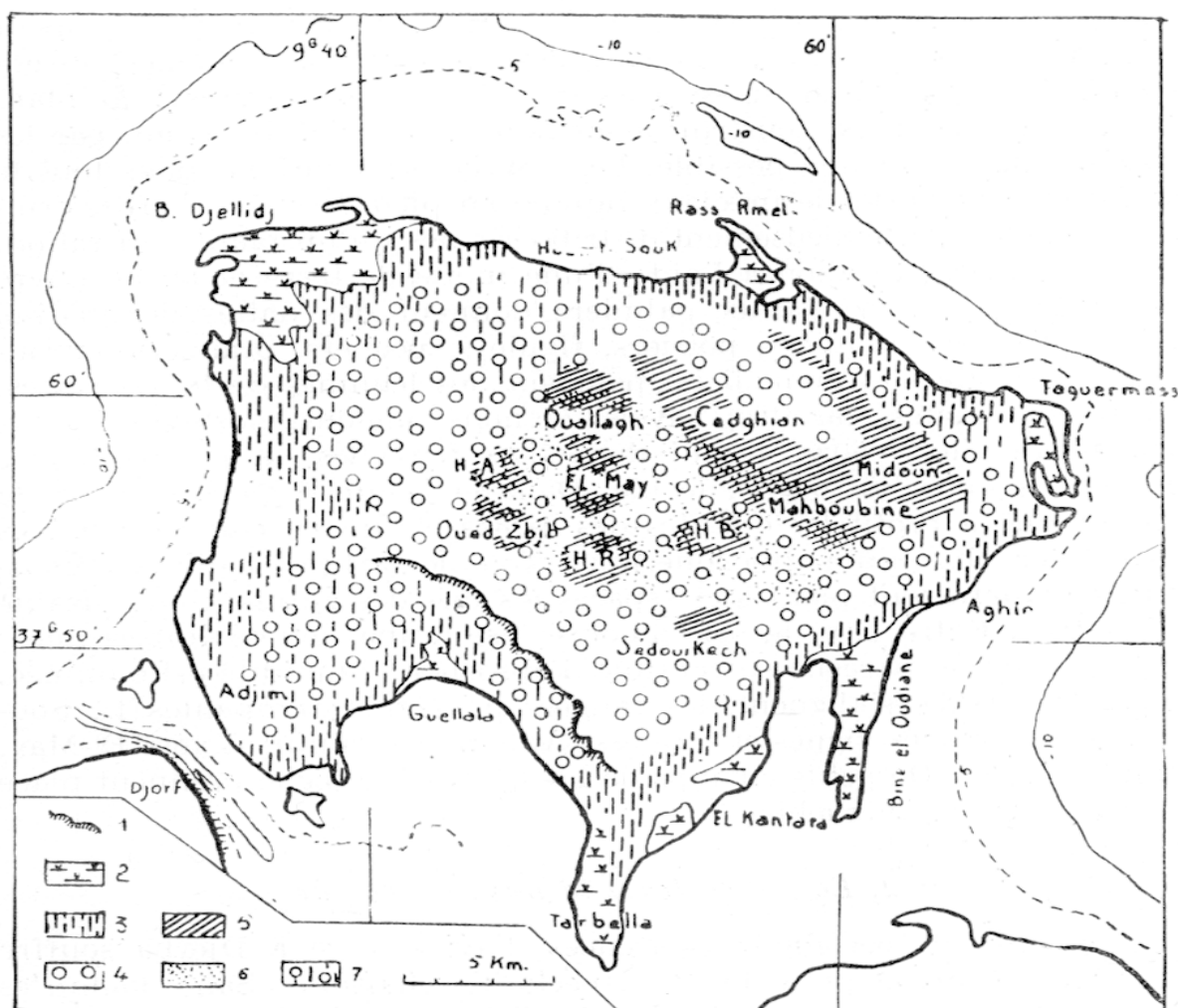


FIG. 2.

L'agriculture à Djerba

1. Falaise marneuse de Guellala. — 2. Sebkhass. — 3. Régions où le palmier domine. — 4. Régions où l'olivier domine. — 5. Principales zones de jardins. — 6. Vigne. — 7. Association palmiers-oliviers. — H.A. Houmt-el-Arba. — H.B. Houmt Bédouine. — H.R. Houmt Robbana.

et vergers. L'approche d'une zone de jardins se signale par de puissantes levées de terre, les *tabias*, surmontées parfois d'immenses plants de cactus et d'agaves, et entre lesquelles courent de petits chemins sablonneux. Derrière ces murs se cachent les cultures. Il existe deux types de jardins: les uns sont irrigués, les autres secs, mais entre les premiers et les seconds il n'y a pas une ligne de démarcation bien nette : presque toujours, la propriété comporte un puits qui permet d'irriguer une plus ou moins grande portion de terrain.

Le jardin à culture irriguée a été aménagé partout où il y avait assez d'eau : on le discerne surtout dans le Nord-Est. L'élément essentiel en est le puits qui dresse vers le ciel ses deux grands bras blanchis à la chaux; il est construit assez haut pour conduire l'eau, par les *seguias*, aussi loin que possible. Les *seguias* se ramifient dans tout le jardin et vont porter le précieux liquide au pied de chaque arbre fruitier. L'eau est méticuleusement distribuée : dès qu'un plant a sa ration, on ferme la canalisation à l'aide d'une motte de terre et on en ouvre une autre. Quelques beaux palmiers donnent des dattes de qualité. A l'ombre des pommiers, poiriers, figuiers, pêchers, orangers, citronniers, abricotiers et grenadiers, poussent des légumes de toutes sortes, poivrons, tomates, carottes, navets, oignons, melons, pastèques, courges. L'eau vient courir parmi de petites parcelles où poussent avec vigueur le maïs, le sorgho, le blé. Dans le jardin à culture sèche, le paysan met à profit les qualités des sables et limons éoliens capables d'absorber l'humidité atmosphérique. Tous les arbres fruitiers y poussent, régulièrement plantés et espacés les uns des autres d'une dizaine de mètres. Entre eux, le sol, labouré, est d'une netteté impeccable : toute végétation parasite susceptible d'absorber l'humidité est éliminée. Entre les arbres s'alignent des rangées de vignes rampantes (1). Souvent, sont associés vignes et figuiers. Ailleurs, notamment vers El-May, règne l'olivier. De petits champs de blé en culture sèche prennent place parmi vergers et vignobles.

2. Les obstacles à la mise en valeur

En dépit de certaines apparences, l'agriculture à Djerba souffre de lourdes tares et présente des aspects d'archaïsmes. Sans doute, les « terres incultes » sont-elles d'une superficie très restreinte : une dizaine de milliers d'hectares environ sur les 51.000 que compte l'île. Sans doute encore l'étendue des terres « habou », propriétés collectives, n'est-elle que de 3.000 hectares : fait remarquable car sur le continent la grande extension des terres « habou » constitue l'un des obstacles les plus sérieux à la mise en valeur du pays...

Mais le manque d'eau — bien que l'île soit le pays le mieux arrosé au Sud de Sfax — se fait cruellement sentir. Il n'est que de parcourir pour s'en rendre compte la campagne djerbienne. Partout, une multitude de puits, d'innombrables citernes blotties contre les habitations trahissent la préoccupation constante des insulaires. L'été, si l'animation qui règne autour des citernes publiques crée un spectacle charmant aux yeux du touriste, elle n'en est pas moins le résultat d'une triste réalité, l'assèchement des citernes et des puits privés, conséquence des trop longs mois au ciel désespérément serein. Dans ce

(1) Sous les Hafsides, comme aujourd'hui, Djerba produisait beaucoup de raisins secs (R. BRUNSCHVIG. *La Berbérie orientale...*, t. II, p. 220).

pays au faible relief, au sol très perméable, le ruissellement est à peu près inexistant. Il faut capter les nappes souterraines, mais beaucoup sont saumâtres; et les puits de bonne eau s'épuisent. Il faut recueillir l'eau de pluie dans des citernes; chaque maison en possède une et certains propriétaires augmentent la surface de captage des terrasses par un impluvium plus ou moins étendu; mais le rendement est insuffisant. Le Service des Travaux Publics a foré des puits artésiens, mais les résultats à Djerba ont été médiocres (1).

D'autre part, si certaines techniques du jardinage sont minutieuses et soignées, les insulaires ne font aucun effort sérieux pour améliorer leurs cultures et augmenter les rendements. Les labours se font avec l'antique araire tiré par un mulet ou, surtout dans le Sud, par un chameau. Quelques propriétaires possèdent cependant des « charrues » dotées d'un soc en acier maintenu par un manche en bois d'olivier. Dans les régions irriguées, la terre est minutieusement préparée, ameublée, par plusieurs labours et parfois enrichie par une fumure avant les semailles. La moisson se fait seulement à la faucille et le dépiquage a lieu sur la *mandra*, aire cimentée sur laquelle tourne un mulet. Les récoltes des grains restent étroitement assujetties au climat : aussi sont-elles insuffisantes et faut-il faire appel à l'importation; il est des années où plus de vingt mille quintaux de céréales entrent dans l'île. Les oliveraies sont mal entretenues : beaucoup d'arbres sont trop vieux, certains millénaires; un très grand nombre sont improductifs. L'instabilité du climat n'arrange pas les choses. C'est ainsi que la récolte de 1947-1948 n'a été que de 33 tonnes d'huile et 57 tonnes de grignons, tandis que la campagne suivante a donné 467 tonnes d'huile et 797 de grignons (2) Le caractère archaïque de cette production se retrouve dans les procédés de fabrication. Une multitude de petites huileries souterraines, les *maasseras* crèvent la surface de l'île de leurs puits de jour. Uniquement à traction animale, elles ne fonctionnent que suivant les besoins du moment. On ne compte par ailleurs à Djerba que vingt huileries à moteurs thermiques (3). Aussi l'olivier décline-t-il à Djerba. Vers 1900, on évaluait aux environs de 900.000 le nombre des pieds plantés; en 1948, les arbres en production étaient au nombre de 313.500 : l'immense olivette de Sfax accapare de plus en plus le marché extérieur et éclipse le vieux centre de production de Djerba, moins bien outillé.

Le palmier connaît mille utilisations et entre dans la fabrication d'une multitude d'objets de la vie courante; sa richesse la plus appréciée est le *lagmi*, la sève, d'un aspect blanchâtre, au goût agréable. Cette boisson fraîche et abondante — un palmier moyen arrive à donner

(1) Rapport de Mr SOREL. Problème de l'eau à Djerba, Sfax, 1937.

(2) Pour les mêmes périodes les récoltes ont été à Sfax de 4.143 tonnes d'huile, en 1947-1948 et de 15.474 tonnes en 1948-1949 et à Zarzis, respectivement de 205 t. et 1.316 t.

(3) Tandis qu'à Zarzis il y a 8 pressoirs à traction animale et 33 à moteurs thermiques et à Sfax, 149 pressoirs à traction animale, 83 à moteurs thermiques, 96 électriques et 15 à moteurs à gaz.

jusqu'à dix litres de lagmi par jour pendant six mois : terrible saignée parfois fatale à l'arbre — se recueille en plein été, à une période où l'eau commence à faire défaut. Mais la plupart des palmeraies sont chétives et d'un maigre rendement : les palmiers du littoral et, en règle générale, tous ceux qui ne sont pas cultivés et irrigués, portent des fruits impropres à la consommation humaine, encore qu'ils forment l'essentiel de l'alimentation animale et principalement de celle du chameau.

Cette médiocrité des récoltes s'explique, au moins en partie, par la mentalité des propriétaires de Djerba. « Les maisons de l'île sont dans les vergers; elles ne constituent pas une cité ceinte d'un rempart mais elles sont construites isolément, fort agréables, de forme carrée et d'un style particulier », s'exprime Abdalbasit B. Halil, après être passé dans l'île en 1463... (1). Les gens de Djerba, très solidaires hors de l'île, font montre à Djerba d'un individualisme farouche, que symbolisent les tabias, ces remparts de terre qui cernent les jardins. Une entrée en chicane percée dans la tabia donne accès à l'intérieur. Dans un coin, plus rarement au centre du domaine, mais toujours cachée dans la verdure, une grande habitation, carrée ou rectangulaire, abrite le maître de céans. Seules quelques coupoles rompent la monotonie du toit en terrasse, rehaussée souvent de *ghorfas*, petites chambres à coucher surélevées; c'est là que le maître viendra respirer, aux heures de canicule, la légère brise marine. Les gros propriétaires ont dans le jardin, assez loin de l'habitation principale, afin de prévenir toute indiscretion, une petite maison coquette, réservée aux invités. La domesticité, souvent peu nombreuse, vit autour de la maison dans des huttes faites de palmes. Chaque propriétaire veut être chez lui dans son domaine qu'il isole au maximum du domaine voisin. Dans son *menzel*(2), le maître produit tout ce dont il a besoin : travaillant très peu pour l'exportation, il vend un peu d'huile, des fruits, quelques légumes, il ne cherche que très rarement à améliorer la qualité de ses produits.

Il y a là une sorte de paradoxe : l'indigène, bien qu'il ressente un amour profond pour son menzel, se désintéresse de la terre en tant que moyen de production. Cette indifférence semble avoir une cause historique. Jusqu'au XIX^e siècle, la main-d'œuvre servile était la seule qui existât à Djerba. De tout temps, le nombre des esclaves y fut considérable, esclaves chrétiens provenant de la course en mer et surtout esclaves noirs, produits de la traite. Or, lorsqu'en 1840, sous l'influence des idées libérales et humanitaires, le souverain de Tunis, Ahmed bey, abolit la pratique de l'esclavage pour les Noirs, Djerba subit une crise semblable à celle que les Antilles connurent en 1848. Ce fut le boulever-

(1) R. BRUNSCHVIG. Deux récits..., p. 95.

(2) Ce terme désigne toute la propriété, aussi bien le jardin que la maison.



Menzel
dans la région
d'El-May.

Au 1er plan,
champ
de sorgho
irrigué.
(Photo prise
fin août).

Route
à
Mahboubine.

Noter
la hauteur
des « tabias »
surmontés
de cactus
et d'aloès.



Jardin
entre
Mahboubine
et Midoun.

Belle
ordonnance
des palmiers
et hauteur
des tabias.





Olivier
millénaire.

Retour
de la pêche.

Dans
l'embarcation,
palmes
pourries
qui vont servir
à
la fabrication
des pêcheries
fixes.



Four
de potier
en activité
à Guellala.

sement de toute une économie séculaire. Privé de ses esclaves, l'insulaire se trouva brusquement dans l'obligation de se transformer en agriculteur, métier qu'il ignorait. Pour beaucoup, le menzel devint un domaine plus encombrant qu'utile et ils le vendirent. De gros propriétaires, surtout dans la zone des jardins, ont pris à leur service, comme ouvriers agricoles, de pauvres cultivateurs; parmi ces derniers, le Khammès est souvent un véritable gérant de la terre, chargé de défendre les intérêts de son maître. La plupart des Djerbiens exploitent d'ailleurs eux-mêmes leurs terres. Dans le Nord-Est, des propriétaires embauchent périodiquement, pour les gros travaux, les insulaires qui ne possèdent pas de terre ou dont la propre exploitation est trop peu importante pour les occuper toute l'année... (1).

III. Le travail artisanal et le négoce

L'apparence fraîche et heureuse des jardins de Djerba, la multitude des palmiers et des oliviers ne sauraient faire illusion : l'île ne peut pas nourrir son peuple. Depuis de longs siècles, le Djerbien s'est orienté vers l'artisanat ou s'est expatrié : car les ressources qu'il tire du sol ne lui suffisent pas pour vivre. Tout paysan se double d'un pêcheur, d'un artisan, d'un commerçant ou d'un fonctionnaire.

1. *Les activités non agricoles*

La pêche est une ressource très appréciable. Depuis les temps les plus reculés, les Djerbiens savent admirablement tirer profit de deux particularités du littoral : la marée et la faible profondeur des bancs. Les poissons suivent les allées et venues du flot. Le procédé de capture consiste à les guider dans leur marche à l'aide de barrages constitués par des branches de palmiers fichés dans des fonds vaseux et sableux où l'eau ne dépasse pas deux mètres à marée haute et de les contraindre à entrer dans des nasses faites en matériaux tirés du palmier. Méthode très ancienne puisqu'Hérodote avait été frappé par la présence sur les côtes de Djerba d'une multitude de pieux sortant de l'eau. A l'heure actuelle, il y a près de deux cents pêcheries réparties sur 40 kms de côtes : surtout au Nord, sur les hauts fonds de la côte d'Houmt-Souk, mais aussi au Nord-Ouest et au Sud sur la côte de Boughara. Sur la côte Est, l'absence de hauts fonds ne permet pas la construction de barrages. Les propriétaires des pêcheries paient à la douane et aux Contributions Indirectes un droit annuel : le Djerbien possesseur d'une portion de mer peut la louer ou la vendre au même titre

(1) En 1947, on comptait dans l'île 5.300 « adultes exerçant la profession d'agriculteur » et 3.500 « ouvriers agricoles ».

qu'un terrain. Le pêcheur est souvent propriétaire : parfois, il s'associe à un commerçant ou à un tisserand qui est le bailleur de fonds (1).

Les Djerbiens pratiquent la pêche des éponges. Les hauts fonds du golfe de Gabès tapissés d'herbiers à Posidonies, à Caulerpes et à Zostères, vastes prairies sous-marines, constituent un milieu très favorable à la croissance des éponges. Les larves de celles-ci se fixent sur les rhizomes de ces plantes dès 3 mètres de profondeur, mais surtout de 12 à 30 mètres. Les bancs les plus riches, autour de Djerba, sont ceux d'Houmt-Souk et de Djellidj et ceux du canal d'Adjim. Ces derniers sont exploités surtout par des Djerbiens, et par la méthode de la plongée; une barque porte les plongeurs sur le lieu de pêche; là, quand la mer est étale et le courant ralenti, les pêcheurs, lestés d'une grosse pierre se laissent glisser le long d'une corde et explorent le fond; ils restent ainsi trois à quatre minutes dans l'eau : pêche dure et qui ne se pratique que l'été, mais qui peut rapporter des produits de qualité. Des Djerbiens participent à la pêche à la foëne; avec une sorte de fourche le pêcheur, monté à bord d'une barque à voile, pique l'éponge et la détache habilement du fond. Quant aux pêches à la drague et au scaphandre, elles sont pratiquées par des étrangers à l'île, Grecs et Italiens.

Le travail de la poterie fait vivre un grand nombre de familles. Il y a de longs siècles que l'on tire parti du banc d'argile qui affleure dans la région de Guellala, au Sud-Ouest de Djerba. Aujourd'hui, un millier de potiers vivent groupés dans la région de Guellala, de Kasbine, de Faynine, et de Sédouikech. Quelque deux cent cinquante ateliers y sont disséminés. Une épaisse fumée noire sortant de deux cent soixante-dix fours en activité, monte dans l'air limpide. On fabrique surtout de la poterie courante, qui va de la petite « gargoulette » à la grande jarre de 1 m. 50 et plus, de haut. La majorité de la production est exportée surtout dans la Régence mais aussi en Tripolitaine, en Egypte, à Malte et en Sicile. Dans les ports de Tunis, Sousse, Sfax, on voit, à certaines époques de l'année et particulièrement en été, des tas énormes de poteries non vernissées encombrer les quais : c'est la « vendange de Guellala », « grosse grappe de jarres sonores » (2).

Le tissage de la laine l'emporte sur toutes les autres activités artisanales. Au quatorzième siècle, « les tissus de Djerba étaient destinés en grande partie à l'exportation et Abdalbasit en vit charger un navire pour Alexandrie » (3). Au seizième siècle, un gros marché était établi près d'Houmt-Souk où étaient apportées du continent de grosses cargaisons de laine; au dix-huitième et au dix-neuvième siècles, les Djerbiens quittaient l'île en groupes et allaient se ravitailler au marché de Kairouan. Aujourd'hui, toute l'île s'approvisionne à Houmt-Souk, qui

(1) Sur les méthodes de pêche on consultera avec fruit l'article fondamental de Jean DESPOIS. Les îles Kerkenna et leurs bancs. Etude géographique. *Revue Tunisienne*, 1937, p. 3-60.

(2) G. DUHAMEL. Le prince Jaffar, p. 91.

(3) R. BRUNSCHVIC. La Berbérie Orientale..., t. II, p. 265.

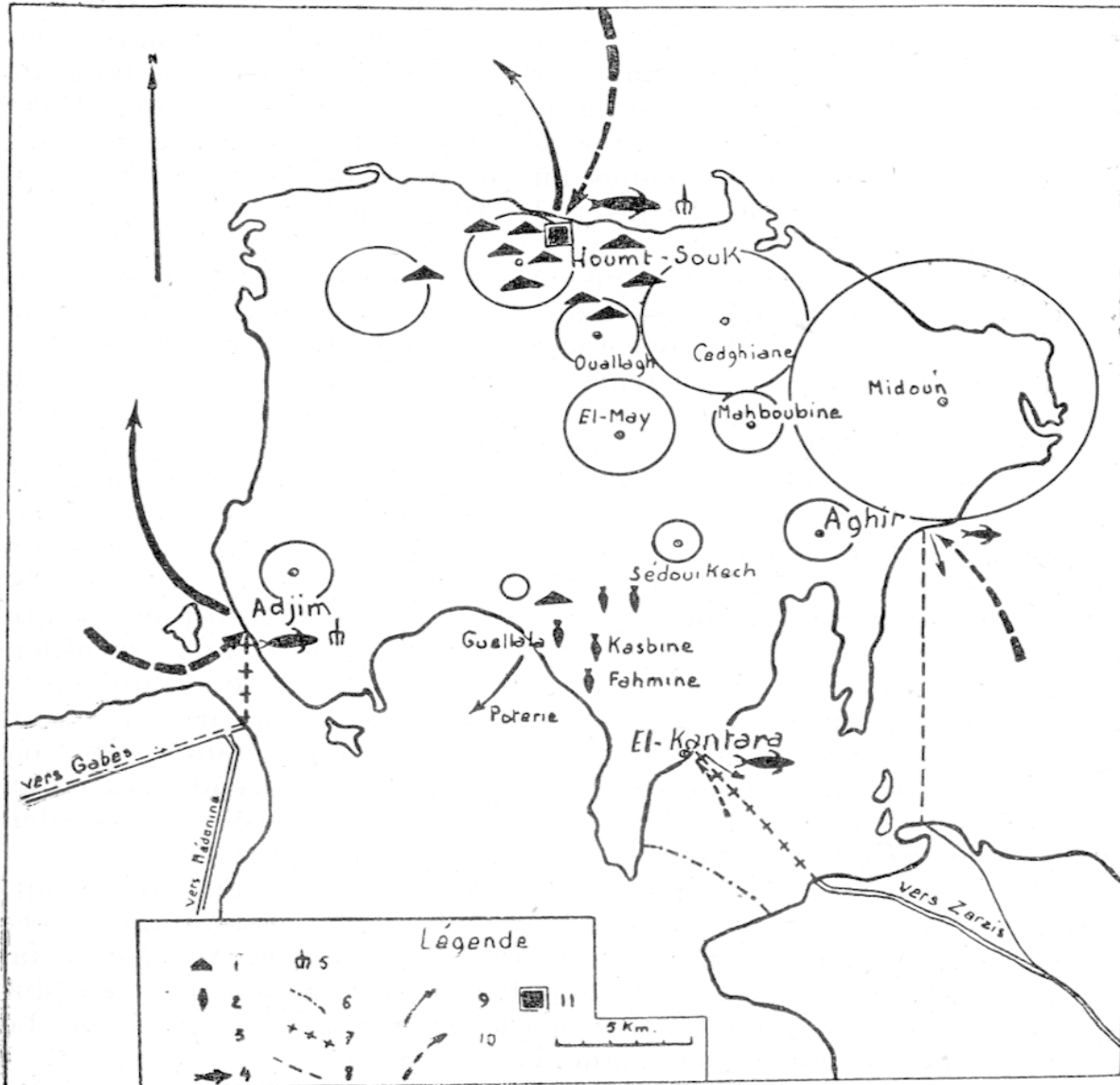


FIG. 3.

L'activité économique à Djérba.

1. Principaux centres de tissage. — 2. Ateliers de poterie. — 3. Centres d'émigration des commerçants (d'après Stablo). Les cercles sont proportionnels au pourcentage d'émigrés. — 4. Ports qui arment pour la pêche aux poissons. — 5. Ports qui arment pour la pêche aux éponges. — 6. Gué. — 7. Petit cabotage qui relie l'île au continent, par barques indigènes et bateaux à moteurs. — 8. Petit cabotage uniquement par barques indigènes. — 9. Principaux centres d'exportation. — 10. Centres d'importation. — 11. Le souk principal de l'île.

reçoit des laines de tous les coins de la Tunisie (1). Les peaux lainées et les toisons sont vendues à des entrepreneurs qui les distribuent à leurs fileuses attirées : un tel système explique l'extraordinaire développement du travail de la laine à Djerba. C'est la seule activité qui nécessite une main-d'œuvre féminine et l'on comptait en 1946, 24.000 fileuses sur près de 29.000 femmes qui habitaient l'île : ce travail d'ailleurs ne constitue pas pour elles un complément de ressources mais bien le revenu principal du foyer. Le filage fait vivre près du tiers des familles.

Deux mille tisserands, patrons ou ouvriers actionnent environ deux mille métiers à tisser. Le touriste qui parcourt la campagne djerbienne est bien souvent surpris de découvrir dissimulée par les jardins ou en bordure de la piste une construction toute en longueur dont les deux murs extrêmes se terminent en triangle et dont le toit est en voûte ou en *ghorfa*, jamais en terrasse; à l'intérieur, une longue salle est à demi enfoncée dans le sol, ce qui y maintient une température modérée; dans la pénombre, on discerne deux, quatre ou six métiers qui se font face. C'est l'atelier du tisserand... Une certaine concentration des ateliers dans le Nord, autour du cheikhat de Taourit qui groupe à lui seul, 1.200 métiers, s'explique par la proximité d'Houmt-Souk, centre de ravitaillement en matières premières. Les tisserands travaillent rarement seuls et l'on compte 700 à 800 maîtres tisserands qui possèdent de deux à sept métiers. L'ouvrier n'est pas payé au mois mais suivant le nombre d'articles tissés, la laine et le métier étant fournis par l'employeur. Celui-ci, toutes les fins de semaine, va vendre au « souk des laines » ses couvertures et ses étoffes à des grossistes qui écoulent ensuite leur marchandise sur les marchés de la Régence (2).

Cette multitude d'intermédiaires suscités par le travail de la laine fait apparaître un autre caractère du Djerbien : le goût du négoce. Mais cette vocation fut bridée pendant tout le Moyen Age par le fait que les Djerbiens, Kharedjites, donc hérétiques, ne pouvaient s'établir sur le continent qu'à la condition de cacher leur foi et leur origine. Les commerçants djerbiens ne gagnèrent ouvertement tout le Nord de l'Ifriqiya que le jour où, à la faveur de l'occupation ottomane, à la fin du seizième et au début du dix-septième siècle, ils acquirent la faculté de pratiquer partout leur rite (3). Aujourd'hui, la corporation des commerçants est la plus nombreuse. En 1941, elle comptait environ 6.500 membres dont 4.000 exerçaient sur le continent tandis que 2.500 étaient « au repos » dans l'île (4). Car, comme le Mozabite, le Djerbien, quel

(1) J.-L. COMBÈS. Les femmes et la laine à Djerba. Edition Institut des Belles Lettres arabes. Tunis. 1946, 80 p.

(2) Il faut mettre à part les divers métiers pratiqués par les Israélites à Hara'Kbira et à Hara S'ghara : le travail de l'orfèvrerie avant tout et aussi celui de la corne, des peignes; certains Israélites possèdent des teintureriers archaïques. Les menuisiers et les couturiers sont également juifs.

(3) R. BRUNSCHVIG. La Berbérie orientale..., t. I, p. 333.

(4) D'après STABLO (René). Les Djerbiens...

que soit le lieu où il commerce, quelle que soit sa fonction, revient périodiquement séjourner dans l'île. Alors que le Mozabite est marchand de tissus, le Djerbien est épicier. La majeure partie des insulaires (3.400 en 1940) fait du commerce dans la Régence; parmi eux, beaucoup viennent résider à Tunis (2.230 en 1941) et à Bizerte (400); le reste se répartit surtout dans les gros bourgs-marchés qui jalonnent la ligne du chemin de fer Tunis-Alger et le long de la ligne secondaire qui part de Tunis et s'enfonce au cœur de la Dorsale tunisienne jusqu'à Kef. Par contre, le Sud tunisien ne compte que 160 Djerbiens établis surtout à Sfax, Médenine, Gabès, Zarzis et Ben Gardane. Les insulaires ont également envahi le département de Constantine en Algérie, où ils sont environ 400 dont 150 à Constantine même. Enfin, on trouve quelques Djerbiens au Maroc, à Casablanca, en Lybie (surtout à Tripoli), en Egypte (au Caire et à Alexandrie). Le contingent d'émigrés est principalement fourni dans l'île par les régions de l'Est où la majorité des insulaires est orthodoxe. 60 % des commerçants sont originaires de ces régions où le seul cheikhat de Midoun fournit 27 % de l'effectif total (1).

2. *Les dangers de la concurrence*

En dépit des revenus considérables que l'émigration fournit aux Djerbiens, l'équilibre de l'économie reste assez précaire. Elle repose à l'intérieur sur des modes de production d'un archaïsme d'autant plus accusé que les contacts avec l'extérieur ont été plus rares en raison de l'isolement de l'île.

L'exemple le plus typique est celui des potiers. Leur four est celui-là même dont se servaient les artisans égyptiens il y a plus de 4.000 ans. C'est l'un des plus primitifs qui soient connus. Il n'est d'ailleurs pas spécial à Djerba et on le retrouve identique chez les Toukala, au Maroc. Les procédés n'ont pas davantage changé, et les amphores fabriquées aujourd'hui sont semblables à celles qui servaient sous les Carthaginois ou les Romains à emmagasiner les grains. On retrouve ce même archaïsme dans les procédés de pêche. Les pêcheurs d'Adjim s'obstinent à plonger jusqu'à vingt brasses de profondeur et à rester quatre minutes sous l'eau à la recherche d'éponges que les Italiens ramassent au chalut; leur profit est faible et cette survivance de procédés depuis longtemps surannés ne peut s'expliquer que parce que chez eux « la tradition est encore plus forte que le danger, la fatigue ou le lucre » (2). Le travail de la laine lui-même, où tout se fait à la main, depuis le filage de la chaîne et de la trame jusqu'au tissage, ne subsiste à Djerba qu'en fonction d'un niveau de vie resté très bas.

(1) Les Kerkeniens aussi émigrent en grand nombre. Ils vont, eux, surtout à Sfax où les hommes sont appréciés dans les hôtels, ou sont employés et petits fonctionnaires. Voir Jean DESPOIS. *Les îles Kerkenna*, p. 56-57.

(2) STABLO (René). *Les Djerbiens...*, p. 119.

Aussi dans tous les domaines de son activité, le Djerbien doit-il lutter contre des concurrents souvent mieux équipés que lui. C'est ainsi que dans le domaine de la pêche aux éponges, l'activité de plus en plus grande des Grecs de Sfax et des Italiens, fruste les insulaires de certaines de leurs ressources les plus lucratives. Les engins perfectionnés — scaphandres, gaugaves italiens — confèrent aux Italiens une supériorité écrasante quant à la production. Alors que les produits de la pêche s'élevaient à 5.161 kg d'éponges à Djerba en 1910, les Italiens en rapportaient la même année, 58.000 kg. La récolte de 1937 était de 6.579 kg pour l'île et de 55.000 kg pour les Italiens, alors que les Grecs avec sept scaphandriers ramenaient plus de 7.000 kg. d'éponges.

Le travail de la laine, travail manuel à tous les stades de fabrication et conçu presque exclusivement pour l'exportation, se heurte sur les marchés de la Régence à la production européenne de plus en plus envahissante. Quant au commerce, la dernière guerre l'a fortement touché. Le rationnement et surtout la rareté des denrées stoppèrent son essor. Avec le ralentissement des affaires, les commerçants furent obligés de réduire leur personnel et on assista à une « relève » obligatoire des Djerbiens qui, sans travail, rentrèrent chez eux.

Or cette concurrence étrangère est d'autant plus grave pour la communauté djerbienne que celle-ci tire de ces activités extra-agricoles le plus clair de ses revenus. Comme le Mozabite, le Djerbien n'exporte guère les produits qu'il cultive dans son île et alors que « le commerce du Nord... fait vivre d'une vie artificielle le Mzab », les ressources qu'il tire de son artisanat permettent à l'insulaire de faire venir de l'extérieur les produits qui lui manquent : lait, fromage, sucre, café, thé, riz, ou ceux qu'il produit en quantité insuffisante, céréales, fruits secs. L'importation atteignait 21.000 quintaux en 1932, 18.000 en 1936, tandis que l'exportation (poteries, couvertures de laine...), pour les mêmes années, n'était que de 6.894 quintaux et 5.483.

Aussi, les Djerbiens, d'ailleurs soutenus par le Protectorat, ont-ils essayé de remédier à cet état de choses. C'est ainsi que les tisserands, surtout malékites, ont modifié leurs métiers primitifs et y ont adapté quelques éléments plus modernes qui facilitent le travail et augmentent la production. Le gouvernement a essayé de réglementer et surtout de régulariser la production lainière par la création d'un centre artisanal, l'U.S.C.A.T. (1). Cet organisme possède une teinturerie moderne dont les couleurs sont garanties; il se charge d'écouler la marchandise sur les marchés tunisiens et même français, fixe les prix d'après un barème établi en fonction de la main-d'œuvre employée et de la matière première fournie. Enfin, l'U.S.C.A.T. apporte des améliorations au système de vente grâce à l'estampillage. Mais, étant coopératif, cet organisme ne s'occupe que des tisserands qui y sont inscrits.

(1) Union syndicale coopérative de l'Artisanat tunisien.

Tous ces remèdes ne sont que d'une efficacité réduite, car « modifiés insensiblement au cours des siècles, les techniques et l'outillage sont arrivés à une perfection relative qu'il est pour ainsi dire impossible de dépasser sans un changement total (1). La meilleure illustration en est fournie par la récente crise que subit le tissage. L'introduction par un grossiste d'Houmt-Souk, en 1914-1918, d'un élément étranger, la chaîne mécanique, venant d'Angleterre, désorganisa le marché local par son prix moins élevé et supplanta la vieille chaîne filée à la main. Pour attirer les tisserands restés fidèles aux antiques traditions, les grossistes s'attachèrent à maintenir les cours des chaînes mécaniques très bas, et ce, en achetant en Europe, à des prix modiques, des chaînes de très mauvaise qualité. Le résultat ne se fit pas attendre. Vite dépréciées sur le marché extérieur, les étoffes djerbiennes trouvèrent de moins en moins d'acheteurs. Par contre coup, la production baissa; le chômage fit son apparition. Les vieilles fileuses qui étaient habituées depuis toujours à compter sur un revenu fixe se trouvèrent brusquement sans travail. La misère apparut. La guerre de 1939-45, arrêta net l'importation des chaînes mécaniques : du jour au lendemain, les fileuses furent sollicitées à nouveau de toute part et ceci d'autant plus que la fermeture des marchés européens obligeait la Régence à faire appel à son artisanat.

Depuis 1945, le problème se pose de nouveau. Que va-t-il advenir de cet artisanat, maintenant que les importations ont repris leur cours normal ? On se trouve placé devant ce dilemme : maintenir un niveau de vie assez bas ou faire appel à la chaîne mécanique européenne. L'adoption de la chaîne importée pourrait être envisagée avec faveur si les artisans pouvaient s'adonner au travail de la terre. Mais on sait combien celui-ci est encore routinier et combien l'extension du domaine rationnellement mis en culture est paralysée par le manque d'eau, les forages récents n'ayant donné que des résultats médiocres.

Le même problème se pose pour le commerce djerbien. On peut se demander s'il a devant lui quelque avenir. Il est à craindre que, restant égal à lui-même, archaïque et routinier, il ne subisse de plus en plus durement la concurrence de formes modernes du négoce. Peut-être verrons-nous, comme pendant la dernière guerre, les commanditaires de l'île renoncer à investir leurs capitaux dans le commerce et acheter de plus en plus de terres dans la région de Djorf et de Zarzis. Solution la plus sage sans doute...

Pour l'instant, tous ces graves problèmes n'ont pas encore créé à Djerba une situation critique. Pour faire face à l'adversité, l'arme la plus efficace des insulaires reste la forte cohésion de leur communauté et leur genre de vie ascétique. Aussi, la vie calme et simple de Djerba contraste-t-elle étrangement avec la fièvre qui agite le monde médi-

(1) J.-L. COMBÈS. *Les femmes et...*, p. 46.

terranéen d'après-guerre. Aujourd'hui encore, comme autrefois les compagnons d'Ulysse, le voyageur se laisse prendre au charme discret qui s'exhale de cette île enchanteresse. C'est à regret qu'il se voit obligé de la quitter... « Mais je les envoyais prendre et malgré leurs larmes, je les fis monter sur les vaisseaux... » (1).

YVES DELMAS.

(1) HOMÈRE. *L'Odyssée*, livre IX.